Campagne en Suisse allemande du 1er bataillon des milices du Léman

Autor(en): **A.K.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue historique vaudoise**

Band (Jahr): **27 (1919)**

Heft 4

PDF erstellt am: **26.04.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-22376

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

CAMPAGNE EN SUISSE ALLEMANDE DU Ier BATAILLON DES MILICES DU LÉMAN

(Avril à septembre 1799)

par le capitaine Emmanuel Mestrezat.

M. Albert de Montet, qui possède le manuscrit original du capitaine Mestrezat, daté de 1799, a bien voulu nous en remettre une copie pour la *Revue historique vaudoise*. Nous l'en remercions bien vivement.

En 1799, le premier bataillon des Milices du Léman s'organisa et partit de Moudon sous les ordres du chef de bataillon Favre, de Bex, les premiers jours du mois d'avril. Le 6 de ce mois, s'y rendirent aussi les divers contingents destinés pour former le second bataillon. Le 7, ce dernier fut organisé. Le 8, après une revue du commissaire, il partit de Moudon pour Payerne, sous les ordres du chef de bataillon Guex. J'en faisais partie comme lieutenant de grenadiers dans la compagnie Testuz. Il arriva à Morat le 9, et y séjourna les 10, 11, 12 et 13, sous prétexte d'y achever la levée et le départ des Milices. Le 14, un détachement des quatre compagnies Monod, Michel, Molien et des grenadiers Testuz, sous les ordres de ce dernier, fut dirigé sur Fribourg, où il demeura le 15 et le 16 avril pour y calmer une vive agitation qui y régnait par la crainte des gens de la campagne, que l'on disait insurgés, levés en masse et disposés à assaillir la ville. Une compagnie de ligne de notre canton (Bessière) y fut envoyée en reconnaissance. A chaque instant on la disait aux prises avec l'ennemi, détruite ou refoulée sur la ville. Cependant elle y rentra le lendemain parfaitement intacte et sans avoir brûlé une seule cartouche, du moins sérieusement. Le 17 avril, nous sor-

times en colonne marchant sur ces prétendus insurgés et bien éclairés par une compagnie, déployée en tirailleurs, cependant sans apercevoir un seul homme armé. A deux heures de l'après-midi nous arrivâmes à la Singine où nous fûmes rejoints par les autres compagnies de notre bataillon, laissées à Morat, lesquelles nous accompagnèrent jusqu'à Ubersdorf [1].

Dans ce village, l'arbre de la Liberté était coupé, mais nous ne trouvâmes aucune résistance. Aussi ennuyés de courir contre un ennemi imaginaire, ou tout au moins inaperçu, nous reprîmes de là le chemin de Fribourg. Après quatorze lieues de route nous y arrivâmes aux environs de onze heures du soir. Nous y fûmes retenus aux portes jusqu'à une heure, et obligés de rebrousser chemin d'une demi-lieue pour bivouaquer par un temps affreux. Le 18, nous retournâmes à Übersdorf en exécution militaire, et le 19 nous désarmâmes les paysans en faisant parmi eux diverses arrestations. Gapany présidait alors le gouvernement de Fribourg. Le 20, passant par Heytenried [2], nous y laissâmes deux compagnies du troisième bataillon qui, le matin, nous avaient rejoints, puis nous nous dirigeâmes sur Schwarzbourg [3]. Déjà cheminant dans la nuit et dans un chemin creux qui traversait des bois très épais, nous trouvâmes notre route bouchée par des abatis de sapins que nos sapeurs ouvrirent. Peu après l'obscurité devint complète et nos carabiniers, en éclaireurs, crurent apercevoir de la troupe ennemie qui cherchait à nous couper, de sorte qu'ils tirèrent au hasard en avant quelques coups de carabine qui mirent sans raison la colonne sur le qui-vive. Une fusillade complète répondit de derrière la colonne ; insubordination qui nous valut de continuer notre marche jusqu'à Riggisberg [4],

[1] Canton de Fribourg. — [2] Canton de Fribourg. — [3] Canton de Berne. — [4] Canton de Berne.

où le lendemain nous prîmes nos cantonnements pour trois jours, occupant en outre Frütigen, du 21 au 23 avril.

Dans ce lieu je reçus mon brevet de capitaine, mais je sollicitai la continuation de mon service pour la durée de cette campagne, ce qui me fut honorablement accordé. Le 24, nous marchâmes vers Berne, et couchâmes le 25 au soir à Saint-Nicolas [1]. Le 26, après une étape de 8 lieues, nous atteignîmes la ville de Zofingue, puis le 27 celle de Lenzbourg. Je fus détaché avec ma troupe au village de Staufen [2]. Nous le quittâmes le 28 avril pour nous rendre à Zurich en passant la montagne. A une heure après-midi, nous reçûmes l'ordre de pousser jusqu'à Winterthur. Au sortir de la ville de Zurich, sur la hauteur dominant la plaine, contre Winterthur, nous remarquâmes les batteries préparées par les ingénieurs français, ce qui déjà nous fit penser et craindre une retraite de l'armée sur cette avantageuse position. Le 1er mai nous couchâmes à Flawyl [3]. et le 2 à Saint-Gall, où, grâce à une confusion des ordres, nous n'arrivâmes qu'après 9 heures du soir. Le 3, nous poussâmes jusqu'à Rorschach. Là, le général Keller, suisse, nous passa en revue et nous prit sous son commandement. Nous y fûmes casernés dans un vaste bâtiment au-dessus de la ville, et visitâmes la ligne française le long du Rhin.

Vers les une heure du matin, la canonnade s'étant vivement engagée, nous dûmes nous porter sur cette ligne, après avoir passé le reste de la nuit au bivouac. A dix heures nous eûmes encore une revue jusqu'après-midi, puis nous reprîmes notre service journalier. Le 15, à 4 heures du matin, on aperçut, près de notre rive du Rhin, deux barques canonnières, qui furent canonnées pendant deux heures de temps et atteintes aussi parfois. Leurs boulets portaient

[1] Canton de Soleure. — [2] Canton d'Argovie. — [3] Canton de St-Gall.

parfaitement à terre, mais n'y firent pas de mal. Le 18 mai, je fus chargé du commandement des grenadiers, le capitaine se retirant sous prétexte de maladie. Ceci annonçait un embrunissement des affaires. Je ne tardai pas à en être convaincu. Dès lors, plus de nuits sans alerte, plus de lits que les bivouacs. Le 19 au soir, nous vîmes arriver sur le port des rames et des affûts de marine venant par chars de Chillon, lesquels le lendemain devaient servir à appareiller une barque construite par des ouvriers français. Nous en attendions une fête et des merveilles, mais à dix heures la générale bat de nouveau et nous nous portâmes sur la ligne une lieue en avant de Rorschach. A peine l'aube du jour commençait-elle à paraître, que tout battit en retraite, avec précipitation sans doute, mais sans désordre. Nous fermions la marche sans cependant apercevoir encore d'ennemis. Pour obtenir plus d'ordre et d'ensemble dans la retraite, l'armée se reforma et prit position derrière la pointe de Goldach[1], mais une heure après elle fut remise en marche. A peine avions-nous passé Saint-Gall, formant toujours la queue de la colonne, que quelques traîneurs, chargés de très belles armes neuves, nous apprirent que l'on venait d'y ouvrir l'arsenal, et qu'on y laissait échanger et prendre à chacun ce qu'il voulait. J'y retournai de suite, et ressortant chargé de trois carabines, je me trouvai en face d'un peleton d'hussards ennemis ; m'esquivant par des ruelles et un escalier dérobé que l'on s'empressa de m'indiquer, je rejoignis la troupe et y fis bien vite don des deux carabines qui me surchargeaient. La retraite continua dès lors à s'effectuer dans le plus grand ordre, couverte par la cavalerie française, s'échelonnant successivement de position en position pour nous couvrir. Nous vînmes à la nuit

[1] Canton de St-Gall, près du lac de Constance.

faire halte près d'Hérisau [1], sur un terrain et par un temps affreux, aucun feu de bivouac ne pouvant résister. Aussi, à une heure du matin, nous quittâmes et marchâmes jusqu'à Wyl [2], d'où, après un moment de halte, nous vînmes bivouaquer près de Winterthur. Le temps était toujours horrible. Là, nous trouvâmes notre premier bataillon du Léman. A peine eûmes-nous le temps de nous tendre une main fraternelle. Nous ne nous revîmes plus avant la fin de la campagne, celle-ci étant du reste employée aux affaires devant Zurich. Le 22, à trois heures du matin, nous nous remîmes en marche toujours en retraite de l'ennemi, sans pouvoir nous procurer aucun rafraîchissement à Winterthur, mais seulement à Zurich. Ce fut dans cette journée qu'un jeune armurier de chez nous, arrêté dans un cabaret au plein-pied sur la route, glorieux de sa belle arme, la faisant voir à des soldats français, voulut en faire jouer la platine, et coucha mort, par la fenêtre, un malheureux soldat français chargé sans doute de blessures et de gloire, suivant sa route à la file de la colonne. Aussitôt entre une patrouille, réclamant le coupable, qui déjà est aux pieds de l'officier qui la commande, se déclarant, avec le désespoir, non de la peur, mais des plus touchants regrets, seul assassin d'un brave. L'officier généreux, feignant ne rien apercevoir et suivre ses recherches, se contenta de dire à ses camarades : « Sauvez ce malheureux » — qui, entraîné dans la mêlée, gémit bien des fois dès lors sur son étourderie. Arrivé à Zürich accablé de fatigue, le bataillon dut encore faire une lieue de route. Ici le général Keller, séparé de ses troupes toutes disséminées, nous adressa un discours brûlant d'énergie et du plus chaud patriotisme. Exprimant sa douleur de voir, par suite de nos dissensions politiques, notre pays affaibli

[1] Canton d'Appenzell, Rhodes extérieures.
[2] Canton de St-Gall.

et contraint de subir le fléau de la guerre et l'invasion d'armées étrangères. Nous nous quittâmes les yeux gonflés des sentiments de notre cœur.

Le 23 nous arrivâmes à Zoug, le 24 nous couchâmes à Kaltbach, près Schwytz, le 25 notre bataillon s'embarqua à Brunnen, avec les officirs et la musique sur une barque particulière. Nous fûmes visiter le Grütli, où nous plaçâmes un guidon aux couleurs helvétiques. Après avoir encore passé à la chapelle de Tell, sur la rive opposée, nous débarquâmes au bout du lac, traversâmes Altorf, et vînmes bivouaquer à Attinghausen, à un quart de lieue plus avant.

Le 26 et le 27, le bataillon fut tranquille, mais sans autres vivres que ceux qu'apportaient au bivouac les maraudeurs, et principalement certaines gens d'Altorf. Le 29, à une heure du matin, il dut se mettre sous les armes et monter prendre position sur Bürglen [1], d'où, à trois heures après-midi, nous poussâmes une reconnaissance en avant, puis, chassés en retraite, nous vînmes passer la nuit au pont d'Altorf, pour, le lendemain, reprendre la position sur Bürglen, où nous restâmes jusqu'au 1er juin. A cette date, nous fûmes bivouaquer à Amsteg [2]. Le 2, à une heure du matin, je dus pousser une nouvelle reconnaissance à trois lieues en avant du côté de Disentis [3], d'où, seulement après dix heures, je fus de retour. Pendant ces deux jours, nous reçûmes plus de 1500 prisonniers autrichiens faits par les Français. Le 3, nous restâmes au bivouac par un temps affreux.

Le 4, toutes nos compagnies montèrent jusqu'à Wassen, où elles restèrent disséminées jusqu'à une heure du matin. Elles reçurent alors l'ordre d'évacuer ce village. Après avoir essuyé quelques coups de fusil de paysans embusqués dans les défilés, nous fîmes une lieue de route et arrivâmes à

[1] Près d'Altorf. — [2] Canton d'Uri, sur la Reuss. — [3] Canton des Grisons.

Altorf, où nous dînâmes. Ensuite, nous vînmes, en passant par Seedorf [1], au travers de rochers presque impraticables, bivouaquer auprès des grenadiers du troisième bataillon du Léman, non loin de la chapelle d'Isenthal [2]. Le 8 juin nous bivouaquâmes à une lieue en arrière de Stans [3]. Le lendemain, la troupe arriva à Kerns [4] et y fut cantonnée dans des granges, — les officiers chez les bourgeois. Notre séjour dura les 10, 11, 12, 13, 14 et 15 juin. A une heure du matin, le 16, nous reçûmes du général Loison l'ordre de nous rendre, au nombre de trois compagnies, à Sarnen, d'où nous partîmes immédiatement sous les ordres d'un officier d'état-major français, avec une des leurs, à travers le Brünig, jusqu'à Meiringen [5], faire une reconnaissance dans le Hasli. Nous n'en revînmes à notre cantonnement, à Kerns, qu'après minuit, ayant fait 14 lieues de marche, et été vingt-quatre heures sur pied. Le 17, nous y passâmes une revue du commissaire Collet, et le soir nous vînmes nous cantonner à Saxelen [6], une lieue loin de Kerns, où nous restâmes jusqu'au 25, et où nous eûmes encore une seconde revue d'un commissaire français. C'est là que je reçus mon brevet de capitaine de carabiniers. Je fis une course à Lucerne. Le 26 au soir, nous reprîmes nos cantonnements à Kerns jusqu'au 30 juin, séjour pendant lequel mon ancien capitaine Testuz vint nous rejoindre comme chef de bataillon. Je lui remis les comptes de ma compagnie.

Le 1er juillet, à six heures du matin, la troupe fut mise sous les armes pour célébrer une victoire en Italie. Le soir de cette journée je vins rejoindre ma nouvelle compagnie de carabiniers à Nieder-Rickenbach [7]. Le 2, je pris connaissance de cette compagnie, mais déjà j'eus du guignon à son

[1] Canton d'Uri. — [2] Canton d'Uri. — [3] Nidwald. — [4] Unterwald, près Sarnen. — [5] Canton de Berne. — [6] Unterwald. — [7] Canton de Nidwald.

sujet ; mon sergent major s'étant démis un genou, dut me quitter pour se rendre à l'hôpital à Lucerne. Le 3, le 4 et le 5, j'établis moi-même les rôles et la comptabilité de ma troupe. Le 6, en traversant les montagnes, je vins, par Emmetten [1], prendre position à la batterie de la Treib, vis-à-vis de Brunnen, où se trouvait un camp autrichien. Deux pièces françaises avec leurs artilleurs occupaient cette batterie, ainsi qu'une compagnie de la 109me demi-brigade. Nous y restâmes jusqu'au 18 juillet sous les ordres d'un capitaine. Souvent la canonnade s'engageant de part et d'autre, nous étions visités par les boulets autrichiens, qui cependant n'arrivaient à nous que par ricochets, et non de pleine volée, tandis qu'une partie des carabines de mes gens, avec forte charge, portaient jusqu'au camp adverse. L'étourderie française nous fit passer deux fois jusqu'à l'autre rive sur de frêles embarcations ; l'une, en plein jour dans l'après-midi, pour aller à la maraude de cerises, peu fructueuse, grâce aux tirailleurs détachés du camp, qui vinrent nous en débusquer, l'autre par une nuit obscure pour aller attaquer et donner l'alarme au camp. Souvent aussi une barque canonnière helvétique manœuvrant sur ce lac, y engageait la canonnade, laquelle, répétée par l'immense quantité des blocs de rochers, y donnait un concert aussi magnifique que lugubre. — Une après-midi, me rasant à une fenêtre du bâtiment, je vis le feu d'une des pièces de la batterie autrichienne, puis le premier saut du boulet, qui aussitôt, tombant dans l'eau, à trois pieds sous moi, vint inonder la fenêtre. Aussi hésitai-je peu à changer mon miroir de croisée.

Dans l'après-midi du 19 juillet, je reçus l'ordre de quitter la Treib pour me rendre à Beckenried [2] avec une com-

[1] Canton d'Unterwald-Nidwald.
[2] Canton d'Unterwald-Nidwald.

pagnie. Par terre, j'avais cinq lieues à faire, par eau, deux seulement. Je fus tenté par cette différence, et embarquai ma compagnie. Mais un violent orage nous obligea à prendre terre sous des rochers inaccessibles. Nous dûmes attendre, et n'arrivâmes qu'après dix heures à Beckenried. J'avouai ma faute, au commandant, et me promis bien de n'y plus retomber. Nous y séjournâmes. Je fus visiter le bataillon au camp du front de Stans, et à Lucerne, où je cherchai des munitions pour ma compagnie, qui, n'ayant pas alors des armes uniformes, était à chaque instant obligée de fondre, et ainsi continuellement exposée à subir des retards. Le 28, je rejoignis cette compagnie et fus passé en revue avec elle. Le lendemain au matin, nous apprîmes que les avant-postes sont attaqués. Nos munitions n'étant pas arrivées, nous ne pûmes marcher en avant. L'ennemi n'en fut pas moins battu. Quatre cents prisonniers, avec un général, furent le fruit de la victoire. Une infinité d'officiers autrichiens blessés se plaignirent amèrement de leurs soldats hongrois. Il est vrai que ceux-ci étaient affamés et harassés de fatigue. Du 29 juillet au 1er août je fus sur pied jour et nuit pour garder les postes. Je poussai une reconnaissance jusqu'au Seelisberg [1], où nous passâmes la nuit. Le 2 août nous revînmes à Treib, puis à Beckenried, où nous séjournâmes le 3, le 4 et le 5, pour, ensuite, rejoindre de là, le 6 au soir, le bataillon campé au pont de Büren [2], où nous demeurâmes le 7, le 8, le 9, le 10 et le 11. Le 12, le camp fut levé, et nous marchâmes ensemble jusqu'à Lungern [3], où la troupe logea dans des granges et les officiers chez les bourgeois. Le 13, nous traversâmes le Brünig et vînmes à Meiringen, où, à peine étions-nous établis, c'est-à-dire à deux heures de l'après-midi, je reçus l'ordre de prendre avec ma compagnie l'avant-garde de la 109me demi-brigade française. Nous prîmes

[1] Canton d'Uri. — [2] Nidwald. — [3] Obwald.

congé de notre bataillon et nous dirigeâmes dans le Gadmenthal [1] contre le Meienthal [2]. Pendant la nuit nous y fûmes assaillis par un affreux orage, durant lequel, cherchant un abri, je découvris une chaumière où je trouvai, entassés, presque tous les officiers de la brigade, lesquels, suivant leur constante habitude, nous reçûrent avec la plus aimable bienveillance. Au milieu d'eux se trouvaient deux charmantes et toutes innocentes jeunes filles plus mortes que vives, ne sachant pas un mot de français, et les officiers pas un mot d'allemand. Malgré toute la fatigue que je ressentais, et trempé jusqu'aux os, le besoin de leur être utile ne resta pas endormi chez moi. Avec infiniment de peine je parvins à m'approcher d'elles. Un mot d'allemand que je leur adressai me fit aussitôt distinguer de ces demoiselles. Je n'eus pas moins toutes les peines du monde à leur persuader que je n'étais pas Français, mais un vrai Suisse, plein du désir de leur rendre service. Alors, avec la plus touchante ingénuité, elles me supplièrent de les sauver. La chose était délicate et peu facile. J'y parvins cependant au moyen d'une échelle dressée dans une cheminée tendant à une espèce de trappe, entrée d'un petit grenier, où elles se trouvèrent en sûreté. Leur reconnaissance fut extrême. Elle m'attendrit jusqu'aux larmes, et serait surtout bien impossible à dépeindre à tous ceux qui n'ont pas la connaissance des lieux et la simplicité des mœurs qui régnaient alors. Le 14 août, avant le jour, toutes les troupes prirent les armes et se remirent en mouvement, et se réunirent à Gadmen. Le général Loison, commandant la colonne de marche, me fit demander, m'adjoignit une demi-compagnie de la 109^{me} brigade, et m'ordonna de me porter en avant-garde par les passages de la vallée de Gadmen à celle de Maienthal. Ces passages étaient affreux, et tellement dangereux que j'y vis un malheureux

[1] Canton de Berne. — [2] Canton d'Uri.

habitant du pays, chargé de biscuits pour l'approvisionnement de l'armée, glisser sur ses sandales et se perdre en tombant de précipice en précipice. A deux heures nous rencontrâmes les premiers avant-postes autrichiens qui, se repliant les uns sur les autres, de position en position, nous offrirent quelque résistance, mais qu'au moyen de quelques fusillades nous chassions devant nous. Cependant, à la tombée de la nuit, arrivés en vue du fort de Wassen, et débouchant sur un pré découvert, nous fûmes assaillis d'une grêle de balles partant d'une embuscade placée dans le taillis de la rive opposée. Heureusement pour nous, d'énormes pierres parsemées sur le dit pré découvert nous servirent d'abri. En passant de l'une à l'autre, nous gagnâmes la forêt et la nuit. L'ordre vint de nous retirer pour bivouaquer plus en arrière, et ensuite de ceux reçus dans la nuit avant le jour du 15, nous regagnâmes la forêt et attaquâmes le fort situé sur la rive opposée. Nos carabines y portaient parfaitement, mais les fusils français y restaient sans effet, comme sur nous, la fusillade des Autrichiens. En échange, leur artillerie nous chicanait assez, et nous blessa et tua plusieurs hommes, particulièrement des Français, ce que j'attribuai à leur uniforme plus voyant et à moins de soin que nous de s'embusquer. Entre huit et neuf heures, les pontonniers français, commençant la construction d'un pont sur la rivière, tout le feu du fort fut dirigé sur eux, nous laissa parfaitement à l'aise. Nous apercevant à merveille de l'effet et du désordre qu'apportaient nos balles sur la plate-forme où se servaient les pièces d'artillerie, et que nous dominions, nous redoublâmes d'efforts, que plus tard nous apprîmes n'avoir pas peu contribué à la reddition du fort, quoique cependant nous y vîmes entrer quelques compagnies de renfort. Il était défendu par un abatis en sapins couchés de pointe, une première terrasse d'une quinzaine de pieds de

hauteur, et un chemin couvert à la seconde plate-forme où étaient les pièces.

Entre 10 et 11 heures, deux compagnies de ligne passèrent le pont et chargèrent le fort, mais arrivées sous le premier mur, elles se trouvèrent anéanties. Il n'en restait plus vestige. Deux autres compagnies, chargèrent ensuite et eurent le même sort. Ceux qui arrivèrent sous les murs n'avaient d'autres ressources que d'y appuyer leurs armes et y jeter quelques pierres, ou s'étayer les uns les autres pour parvenir au niveau du mur, où à peine arrivaient leurs têtes qu'elles étaient descendues par les balles autrichiennes. Enfin deux compagnies de grenadiers de Lecourbe passent le pont au cri de : « Victoire » de toute la colonne, en bonnet à poil et tenue de parade, chargent l'arme au bras, avec cet ordre et ce calme impossible à décrire. Le feu des batteries s'apercevait sensiblement ralenti. Arrivés aux abatis, c'est à qui s'y élancera le premier et sous le mur, aidé de ses camarades, un grenadier l'escalade, arrive sur la terrasse la baïonnette en avant, mais je le vois tomber sans doute percé d'une balle, un second le suit, puis un troisième, un capitaine. Le commandant autrichien arbore le drapeau blanc et le fort est rendu. Nous passâmes plus tard pour reprendre notre place d'avant-garde, et nous apprîmes que dès longtemps tous ces artilleurs ayant été tués par nos carabines, l'ennemi avait été réduit à faire desservir ses pièces par son infanterie. Entrés ensuite dans la vallée d'Altorf, nous y fûmes rejoints par la colonne du général Lecourbe, qui, s'apercevant d'un arrêt dans son avant-garde, en tête de laquelle se trouvaient ses intrépides grenadiers, dont le nombre des blessés augmentait successivement, s'y porta aussitôt lui-même et s'assura ainsi de l'obstacle à passer outre. Pour le moment, une des petites arches du Pont du Diable [1] avait été coupée et les Autrichiens, en échelons de

[1] Canton d'Uri.

là à la roche percée avaient tout leur feu dirigé sur cet unique point. Ici la difficulté de pouvoir gravir des hauteurs inaccessibles rendait notre arme nulle, mais dans la nuit, bivouaquant plus bas sur la route avec toute l'armée, j'entendis demander le capitaine des Carabiniers du Léman. C'était un officier d'état-major du général Lecourbe, qui me dit que, satisfait de notre conduite des journées précédentes, le général voulait bien nous accorder l'honneur de passer le pont les premiers, avec les instructions ultérieures. Ce fut ainsi que le 16, à peine le crépuscule y laissa voir un peu, nous passâmes ce pont reconstruit au moyen de deux pièces apportées dans la nuit de quelques lieues plus bas, et sur lesquelles quelques morceaux de planches insuffisants pour être solidement joints l'un à l'autre, formaient un passage assez dangereux pour que plusieurs soldats de la colonne, perdant sans doute la tête et l'équilibre, aient été précipités dans le vide lors du passage. Aussitôt sur l'autre rive, nous gagnâmes le trou de la roche dans le plus entier silence, qui avait surtout sa raison d'être dans l'idée positive où nous étions qu'une crachée de mitraille nous attendait à son issue. Il me souvient qu'elle paraissait longue, cette noire galerie. La fenêtre qui l'éclairait dans le milieu nous trompa. Mais quel contraste aussi heureux qu'imprévu eûmes-nous en en sortant précipitamment, quand nous découvrîmes une aurore superbe, et dans une vallée charmante l'armée autrichienne en pleine retraite poursuivie par la division du général Gudin, qui, après avoir franchi le Grimsel, tirait parti de sa victoire en opérant sa jonction avec nous.

Urseren[1] fut livré au pillage, mais comme Suisse je demandai à n'y pas entrer. Nous fîmes à quelque distance du lieu une halte où la générosité et la bienveillance soutenue du soldat français nous fit parvenir tout ce qui s'y trou-

[1] Canton d'Uri.

vait de mieux en vivres et aliments de toutes espèces. — Le reste de la journée fut employé à la poursuite de l'ennemi dans la vallée de Dissentis, mais de retour le soir à Urseren, ce que j'y entendis au quartier général du passage dans les Grisons et de la poursuite dans le Tyrol, m'appela à réfléchir que, commandant une compagnie composée presque en entier de pères de famille, et apprenant que le second bataillon du Léman, auquel j'étais précédemment attaché, se trouvait à Realp [1], je fus solliciter le général Lecourbe de m'accorder de le rejoindre. Ce qui me fut d'abord refusé. Mais répété ensuite dans un moment plus opportun, me fut enfin accordé comme une faveur. Je me hâtai d'en profiter en marchant immédiatement sur Realp, où nous rejoignîmes le dit bataillon. Le 17, passant la Fourka et les glaciers des sources du Rhône, nous descendîmes à Gœschenen [2], où, le 18, nous séjournâmes, pour monter, le 19, au bivouac sur le Grimsel. Le 20, nous nous y arrêtâmes par un temps déplorable, sans autres vivres que les maraudes des excursions de nos soldats, qui d'ailleurs y étaient si difficiles à retenir que malgré toutes nos fatigues je comptais plus d'hommes à ma compagnie qu'il n'y en avait au reste du bataillon entier. Mais la nuit du 20 au 21 y fut si affreuse que j'avoue que je me sentais la conscience chargée de les y avoir retenus par dévouement pour leur capitaine. La grêle y tomba grosse comme des œufs et il y soufflait un tel orage que, pour tout refuge, étendus parmi d'énormes cailloux, réduits à en chercher les fentes et cavités pour y abriter nos têtes, nous avions encore à nous y embrasser fortement pour ne pas être enlevés par l'ouragan. Aussi nous descendîmes dans la journée du 21 à Meiringen, avec le drapeau, et par des torrents d'eau. Nous y retrouvâmes la majeure partie du

[1] Canton d'Uri.

[2] Canton d'Uri, à l'orient de la route de la Fourka.

bataillon. Nous y demeurâmes les 22, 23 et 24, dans une position assez pénible, ostensiblement avec les ordres les plus sévères de réprimer la désertion qui, faute de solde, commençait à s'introduire dans notre corps, et sous main des avis d'y fermer les yeux. Le 25, et toujours par une pluie battante, nous traversâmes le Brünig pour coucher à Sarnen le 26 et le 27 à Lucerne, où nous restâmes aussi le 28. Le 29, je vins coucher avec ma compagnie à Knuttwyl [1]. Le 30, le bataillon s'arrêta à Zofingue, le 31 à Seeberg [2], le 1er septembre à Berne, où il fut passé en revue le 2 septembre par M. de Bondely, officier supérieur. J'y reçus pour ma compagnie les choses les plus flatteuses et les plus obligeantes. Le sergent Jaccard fut gratifié d'un brevet de sous-lieutenant. Un sabre d'honneur fut accordé au soldat Dubochet, de Montreux, pour avoir fait à lui seul sept prisonniers autrichiens. Le 3, nous vînmes à Fribourg, où nous fûmes accueillis parfaitement par l'Etat comme par les bourgeois.

Nous continuâmes le 4 sur Romont, le 5 sur Lausanne, où, quoique après cinq mois de campagne aussi pénible qu'honorable, nous n'en fûmes pas moins que très médiocrement reçus.

N.-B. — Il était douloureux de rencontrer sans cesse dans ces contrées les habitations saccagées et abandonnées, et les malheureux habitants restants, hommes, femmes et enfants des deux sexes, dès l'âge de 12 ans, employés comme des bêtes de somme au transport de vivres, accablés sous le poids de leur charge, tous en mauvaises sandales de bois et poussés par les baïonnettes de station en station, souvent jusqu'à 20 lieues de leurs demeures.

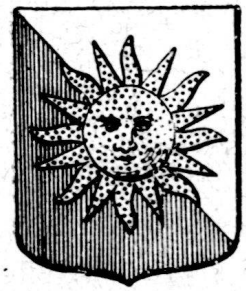
---

[1] Canton de Lucerne. — [2] Canton d'Argovie.

ARMOIRIES DE COMMUNES VAUDOISES[1]

BEX

D'azur au bélier passant d'argent sur une plaine de sinople, accompagné en chef d'une étoile à huit rais d'argent. Ces armes figurent sur un sceau du XVIII^me^ siècle qui, par une erreur du graveur sans doute, présente le bélier contourné.



LUCENS

Sur un sceau de la fin du XVII^me^ siècle ou du commencement du XVIII^me^ figurent déjà les armes de cette commune : tranché d'argent et de gueules au soleil figuré d'or brochant sur le tout. Les couleurs sont celles de l'Evêché de Lausanne au domaine duquel appartenait Lucens ; le soleil est une allusion au nom de la localité (*lucens* en latin signifie luisant).

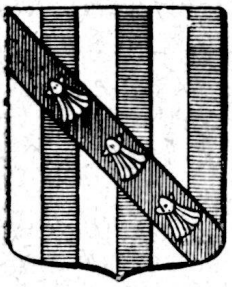
BASSINS

D'après un sceau du XVIII^me^ siècle, les armes de cette commune sont : coupé, au 1 d'azur à un sapin terrassé de sinople, sommé d'un oiseau perché et accosté d'un renard et d'un ours affrontés ; au 2 de gueules à une fontaine au bassin rectangulaire d'argent.

Le bassin de la fontaine rappelle le nom de la localité (armes parlantes).

[1] Voir notre numéro de janvier 1919.

GRANDCOUR



En récompense de la bravoure que montrèrent ses vassaux de Grandcour dans un combat, le 5 mai 1381, le sire de Grandson leur fit don d'un drapeau à ses armes. Voilà pourquoi la commune de Grandcour porte un écu pallé de six pièces argent et azur à la bande brochant de gueules chargée de trois coquilles posées en bande d'or ; le premier pal d'azur chargé en chef d'une étoile d'or à six rais. L'étoile d'or a été omise sur le cliché.

(A suivre.) A. K.

PETITE CHRONIQUE

M. Victor van Berchem a publié en 1914 dans le gros recueil offert à M. Meyer de Knonau à l'occasion de son jubilé, un savant travail richement documenté sur *La « Ville neuve » d' Yverdon, fondation de Pierre de Savoie,* dans lequel il a montré que le château et la localité devaient leur fondation et, en partie, leur configuration moderne non pas aux Zæhringen comme on l'avait cru auparavant sur la foi de chroniques, de documents trop rares et du vénérable historien Crottet, mais bien plutôt au Petit Charlemagne.

Ce travail a décidé un chercheur yverdonnois à revenir sur cette question pour en faire le point de départ d'études que le *Journal d' Yverdon* a commencé à publier au mois de novembre 1918. Après avoir mis à la portée du grand public le résultat des recherches de M. van Berchem, l'auteur a étudié en janvier 1919 la configuration ancienne du quartier de l'hôpital — qui renferme aujourd'hui les casernes — avec ses murs de défense dont on voit encore des restes, ses portes parmi lesquelles celle du Cheminet est bien connue dans la vieille tour des casernes, et ses édifices principaux, entre autres la maison de Bionnens. Il a continué en février par des notes curieuses sur le faubourg des Moulins où aboutissait le vieux canal d'Entreroches et d'où les chalands des-